



Infos Gaza 893 bis

Attente interminable, chaleur suffocante, cellules de prison infectes et racket : à quoi sont confrontés les Palestiniens qui quittent Gaza

Muhammad Shehada

Publié le 13 novembre 2017 dans [Corruption et conflits d'intérêts](#), [Egypte](#), [Fatah](#), [Gaza](#), [Hamis](#)

La semaine dernière, l'Autorité Palestinienne a pris en charge le contrôle qu'exerçait Hamas sur les passages frontaliers de la bande de Gaza vers l'Égypte, ce qui a permis de franchir un pas vers le retour de la liberté de mouvement promise aux Palestiniens. Gaza a été isolée par un blocus sur ses frontières israéliennes et égyptiennes pendant 11 ans ¹.

La joie fut de courte durée. L'Autorité palestinienne a annoncé qu'elle respecterait l'accord conclu en 2005 entre Israël et elle-même, leur donnant, conjointement avec les Égyptiens, le

droit de refuser l'entrée ou le départ aux personnes traversant la seule porte de Gaza, le poste



frontalier de **Rafah** ²

La plupart des Palestiniens redoutent une reprise de l'ère des listes noires et du chantage comme durant l'ère du "gouvernement d'union", dans laquelle l'Égypte a joué un rôle considérable.

Au cours des 11 dernières années, **Rafah** a fonctionné comme une zone grise épouvantable où régnaient l'intimidation physique et l'intimidation bureaucratique.

Mais ce fut aussi un terrain fertile pour de nombreux profiteurs parasites qui ont prospéré sur le désespoir des voyageurs. Les Palestiniens s'attendent à ce que ces parasites essaient à tout prix de perpétuer la situation dont ils ont tant profité.

Il y a un an, j'étais l'un de ces voyageurs et j'ai vécu la réalité des limbes sadiques de **Rafah**.

Un vendredi soir, l'Égypte a annoncé des nouvelles pour soulager une population assiégée de claustrophobes : le passage frontalier de **Rafah** allait être ouvert pendant deux jours après des mois de fermeture. Une heure plus tard, j'ai trouvé mon nom inscrit pour le premier bus qui devait quitter la Bande de Gaza, après 18 mois d'attente. Je disposais d'une nuit pour dire au revoir à ma famille, mes amis et mes souvenirs. Je n'étais absolument pas préparé à partir, mais gaspiller cette chance unique dans la vie était impensable.

Je suis rentré chez moi et j'ai serré ma mère dans mes bras comme jamais auparavant. Elle a réalisé : "*Il est temps*". Son angoisse se transforma en un beau sourire qui ne réussit pas à cacher le chagrin profond dans ses yeux. Elle a dit : "*Tu vivras pour nous tous et serons les yeux de qui nous verrons le monde.*" Mon calme habituel ne tenait pas. Je savais que le lendemain matin, je ne serais plus un fantôme coincé dans l'obscurité, mais tous mes proches seraient encore piégés là-bas.



Un enfant palestinien tient à la main un passeport alors qu'il attend au poste frontière de Rafah, lorsqu'il avait été ouvert pendant deux jours par les autorités égyptiennes. Ph. SAID KHATIB / AFP

A l'aube, il m'a fallu 30 minutes pour atteindre la frontière sud, c'est la taille de la bande de Gaza. Sur le chemin, nous avons vu de jeunes enfants se frayer un chemin à travers les décombres pour aller à l'école.

Ensuite, nous nous sommes lentement approchés de la première salle du poste-frontière. C'est là que le personnel du **Hamas** – après avoir envoyé leurs passeports aux Égyptiens, qui contrôlaient la traversée – a trié les passagers dans des bus. La peur d'une erreur dans ma paperasse m'a fait retenir mon souffle.

Les chemins d'entrée et de sortie étaient encombrés de douzaines d'étudiants, de familles dispersées et de patients atteints d'un cancer qui suppliaient désespérément et pleuraient qu'on les autorise à partir avant que leur temps ne soit écoulé. Cependant, chacun des six autocars de 50 places prévus pour le départ était déjà surchargé de passagers dont les noms figuraient en tête de la liste d'attente.

Vingt minutes plus tard, nous sommes arrivés dans la deuxième salle où le contrôle de sécurité a été effectué par le **Hamas**, et les rivaux politiques ou les activistes dissidents ont été renvoyés à Gaza.

J'ai été emmené par des couloirs étroits et cachés de la salle pour un interrogatoire aléatoire, assis sur une petite chaise cassée devant un officier qui fronçait les sourcils et qui m'a demandé si j'étais affilié à l'AP ou au renseignement égyptien. Il a ensuite vérifié le contenu de mon téléphone afin de vérifier s'il contenait "*des choses immorales*" (des chansons non-islamiques ou les numéros de téléphone de filles).

Un ami m'avait dit que le **Hamas** se concentrait sur les interrogatoires à **Rafah** parce qu'ils savaient que le désespoir des passagers signifiait qu'ils cédaient facilement sous la pression, afin qu'ils puissent échanger des informations – pour être utilisées par les services de sécurité interne du **Hamas** – pour être autorisés à passer. J'ai vu des jeunes menottés dans les couloirs de la salle d'interrogatoire et renvoyés sans raison. J'avais moi-même préparé mon téléphone à l'avance, parce que je savais que les Égyptiens effectuaient également un contrôle similaire et plus sévère sur certaines personnes.

J'ai attrapé le bus de justesse après être sorti de la salle, et en peu de temps, nous avons atteint la formidable porte noire égyptienne, où une vie libre s'étendait devant nous. Nous avons regardé les soldats et les chars égyptiens. L'atmosphère dans le bus s'est éclaircie quand un officier égyptien, habillé de blanc, est entré, pour vérifier les noms des passagers.

Cependant, en un rien de temps, la lueur d'espoir s'estompa, la température à l'intérieur du bus à l'arrêt augmentant de plus en plus, alors que nous attendions que la barrière frontalière s'ouvre.

Les allées de l'autobus étaient surpeuplées, de même que les sièges, il n'y avait pas un pouce vide. Nous nous sommes noyés dans notre propre sueur, alors que l'oxygène s'épuisait. Nous fermions désespérément les rideaux pour nous protéger du soleil brûlant du désert. C'était en octobre à l'époque, mais la température à **Rafah** était d'environ 30°C. Les passagers criaient aux officiers égyptiens: "*Yalla, nous mourrons ici !*". La seule réponse fut : "*De l'ordre !*".

Un de mes compagnons de voyage versa de l'eau sur mon visage, alors que j'étais au bord de l'évanouissement. J'ai été soulevé au-dessus des épaules des gens pour atteindre la petite ouverture au sommet d'une fenêtre. J'ai gardé ma vie chérie en imaginant la liberté qui était à quelques mètres de là. Puis j'entendis enfin le bruit du moteur.

Nous avons été autorisés à entrer seulement après que le **Hamas** se soit conformé à l'exigence égyptienne concernant les "passages coordonnés" : les bus transportant des "citoyens égyptiens" doivent avoir la priorité.

Dans le hall d'entrée égyptien, un homme a appelé quelques noms toutes les heures et les a triés dans trois files d'attente. Un officier de renseignement égyptien a interrogé la première file d'attente de citoyens égyptiens, a tamponné leur passeport en cinq minutes et les a fait sortir. La deuxième file d'attente était les «*passages coordonnés*», un euphémisme pour désigner ceux qui ont offert des pots-de-vin à titre préventif (le tarif était entre 2.000 \$ et 10.000 \$, versés aux services secrets égyptiens à Gaza). Ils ont également fait tamponner leur passeport en un rien de temps et sont partis.

Un garçon palestinien dort sur un siège alors qu'il attend avec sa mère l'autorisation de traverser la frontière de Gaza en passant par le poste frontalier de Rafah. 27 août 2017
IBRAHEEM ABU MUSTAFA / REUTERS

La dernière file d'attente était pour "le reste". Nous devons être interrogés par la redoutable force de sécurité nationale égyptienne, tristement célèbre pour ses nombreuses violations des droits de l'homme, et son rôle exclusif de contre-insurrection, qui fournit souvent un prétexte pour kidnapper des militants de l'opposition égyptienne.

Seuls les étudiants munis de documents et les renvois médicaux de la «troisième file» ont été autorisés à quitter Gaza dans les bus de transit vers l'aéroport du Caire, et une entrevue d'une minute a décidé de leur sort. Ceux qui n'ont pas réussi à convaincre l'interrogateur de leurs raisons de partir ont été renvoyés à Gaza et n'ont pas été autorisés à s'inscrire pour repartir.

Heureusement, mon visa et mes papiers d'admission étaient en ordre, car je les avais renouvelés à plusieurs reprises pendant une année d'attente. Mais ce n'était pas toujours suffisant. Des gens se voyaient refuser le départ sans raison et la seule chance garantie était de payer un pot-de-vin pour se rendre dans la salle des «*passages coordonnés*». Il y avait aussi

deux délégués du **Fatah** et du **Hamas** qui servaient d'intermédiaires pour aider leurs propres membres.

La nuit venue, nous nous sommes réunis en groupes sur le sol et nous nous sommes couchés à tour de rôle sur des cartons vides que nous avons achetés pour 50 EGP³ chacun au kiosque où on pouvait acheter des collations, afin de pouvoir dormir un peu.

Toutes les 10 minutes pendant la nuit, une autre personne a été traînée pour un interrogatoire violent ou renvoyée à Gaza sans aucune explication. Chaque fois, le reste d'entre nous tremblait de panique; médecins, hommes d'affaires, universitaires – nous étions tous dans la même situation. J'ai téléphoné à toutes mes connexions pour m'assurer que je ne serais pas le prochain.

Le temps passait douloureusement lentement. Nous espérions tous rester dans le hall et non dans une cellule d'interrogatoire avant l'aube.

J'ai finalement reçu un appel avec un dernier rabais après des heures de marchandage avec plusieurs personnes. "1.200 \$ et ils vous laisseront entrer en Egypte", m'a déclaré un ami qui est un officier de l'AP résidant au Caire. Puis il m'a demandé de me présenter au délégué du Fatah, et m'a dit qu'il ferait la médiation pour s'assurer que je serais transporté à l'aéroport si je portais un sac que sa femme a oublié en voyageant.

J'ai été soulagé et j'ai dormi peu de temps avant de me réveiller à l'appel d'un nom, semblable au mien, crié à plusieurs reprises en vue de la déportation de son propriétaire vers Gaza. J'étais sûr que ce n'était pas moi, mais personne ne s'est montré et les Égyptiens sont finalement venus le chercher et ont vérifié chaque visage. J'étais terrifié, jusqu'à ce qu'ils s'éloignent.

Le matin, nous avons été transférés dans des autocars et mon nom figurait sur la liste des passagers. J'ai pleuré. Je ne pouvais pas croire que j'y étais arrivé. Alors que le bus s'éloignait, nous étions tous trop excités. C'était notre première chance de voir un monde sans cage et sans limites.

La vision du Sinaï était aussi dévastatrice, misérable et sans vie qu'à Gaza, à cause de la guerre en cours contre l'Etat Islamique (EI), et remplie de nombreux *checkpoints*, où nos bagages ont été pillés, et nous avons vécu à nouveau la même humiliation qu'à la frontière de **Rafah**.

Un soldat égyptien a perdu son sang-froid quand il a vu une inscription en hébreu sur une boîte de paracétamol dans mon sac. Il a crié : "*Comment osez-vous passer en contrebande de la merde israélienne !*" et l'a écrasée sur le sol. Je n'ai pas osé prononcer un mot pour répliquer.

Après 15 heures de bus, nous sommes arrivés à l'aéroport du Caire, et là, dehors, mon cher oncle que je n'avais pas vu depuis sept ans à cause du blocus. Je me suis précipité à travers la porte et l'ai étreint. Je souhaitais sincèrement que ce moment se prolonge indéfiniment, mais sept minutes étaient tout ce que j'avais avant que je sois forcé de retourner à l'intérieur.

Nous avons d'abord été laissés dans une salle de transit, pas autorisés à partir, puis nous avons été emmenés dans les cachots de l'aéroport; des cellules carcérales surpeuplées et sales qui ne

pouvaient être ouvertes que de l'extérieur. Nous avons hâte de dire à nos familles que nous allions bien mais nos appareils électroniques et nos sacs ont été confisqués et restitués seulement lorsque nous sommes montés dans l'avion.

Nous avons été traités comme des ordures et avons dû payer des pots-de-vin à tout le monde pour faire quoi ce soit. Le sac d'un ami a été volé, bien qu'il ait été gardé par un officier égyptien. Il avait de l'argent, des bijoux, un ordinateur portable et tous ses documents à l'intérieur. Après six jours pendant lesquels ils ont été incapables de le retrouver, ils laissèrent le "choix" : *"Soit vous continuez votre voyage sans votre sac, soit vous vous asseyez et vous attendez en prison qu'on le retrouve"*.

Alors que je montais dans l'avion et que je me sentais enfin, libre je pensais à ceux qui désespèrent à Gaza, aux esprits amputés par leurs murs géants, privés du droit de vivre ou de partir, échappant à la réalité incapacitante et canalisant leur rage accumulée par la drogue, les groupes radicaux, les rassemblements sur les frontières chaque vendredi en attendant d'être abattu par les troupes israéliennes...

J'étais envahi par la culpabilité qu'éprouvent les survivants qui après toutes ces années, je devais briser un serment que je m'étais fait à moi-même et abandonner une patrie sans avenir qui est devenue le couloir de la mort. Je n'ai trouvé aucun réconfort dans le fait que je n'étais pas le seul à vouloir fuir; c'était plutôt une source de honte.

Une nation palestinienne autrefois connue pour son incroyable *sumud*⁴; serrée contre le sol de sa patrie, a été submergée par le désespoir. L'évasion est devenue le seul but de beaucoup d'entre nous, en particulier la jeunesse talentueuse, débrouillarde, enthousiaste et *«inapte au travail»*.

Alors que j'inspirais mon premier souffle au-delà des murs de Gaza, ça ne sentait pas bon, comme on m'avait dit. C'était juste une rumeur, une légende, une façon d'imaginer que hors de Gaza se trouvait le paradis, un lieu d'aspiration, d'espace et de paix, comme un moyen de supporter la vie en enfer.

Muhammad Shehada



Muhammad Shehada est un écrivain et un militant de la société civile de la bande de Gaza. Il est actuellement étudiant en études du développement à l'Université de Lund en Suède. Il était auparavant responsable des relations publiques pour le bureau de Gaza de l'Observatoire Euro-Med pour les droits de l'homme. Twitter: @ muhammadshehad2

La tribune ci-dessus a été [publiée par Haaretz le 11 novembre 2017](#). Traduction : Luc Delval